

Cap 020

Préambule

Je dédie cette véridique histoire à la communauté des Diagonalistes et, plus particulièrement, à Georges Mahé que je désigne ici comme le principal instigateur de cette équipée.

C'est Georges Mahé, en effet, qui a instillé dans mon esprit l'idée que je pouvais encore tenter l'aventure d'une Diagonale ; et c'est Georges Mahé toujours qui a parachevé ce travail de sape en me faisant tenir une série d'exemplaires du *Petit Diagonaliste* dont les textes furent à ma prudence abusée ce que les romans de chevalerie apportèrent à l'imagination enfiévrée de Don Quichotte.

C'est pourquoi je me suis retrouvé, ce mercredi 2 septembre 1992, peu avant quatre heures du matin, au bas de la ruelle des Pêcheurs, à Hendaye, devant le commissariat de police.

Objectif : Dunkerque. Si possible avant le samedi à 20 heures. Les dés étaient jetés...

I -

Dans lequel il convient d'évoquer la monture avant de piquer des deux

Comme les chevaucheurs médiévaux qui apportaient la plus grande attention à leur monture, il m'appartenait de faire le bon choix concernant ma machine de route. Disposant de deux engins, je balançai assez peu entre Rossinante, maigre mais élégante haridelle à roues de 700/C, et Grison, randonneuse d'allure pataude mais de pratique confortable avec ses roues de 650 me rapprochant du sol comme l'âne de Sancho.

Je m'arrêtai à la solution hybride d'un Don Quichotte assez réaliste pour enfourcher la bête de Sancho : c'est donc Grison que j'ai choisi.

Il était harnaché de la sorte : à l'avant, deux petites sacoches latérales de faible prise au vent et le classique sac de guidon. A l'arrière, un sac de selle, un petit sac de guidon inversé donnant l'impression à ceux qui me suivent que je vais à reculons...

Bien que de dimensions réduites, ces quatre sacoches m'ont permis d'emporter ma vêtue habituelle, notamment des cuissards longs, un anorak et un ample poncho rouge en Goretex qui s'est avéré d'un grand confort, sous la pluie d'abord que j'ai subie durant plusieurs heures le second jour, mais aussi pour me protéger de l'extrême fraîcheur nocturne durant la troisième nuit.

Quant à mon sac de selle, le mieux abrité des quatre, je l'avais réservé à un pantalon « civil », un tricot et du linge propre en vue de mon retour par le train.

D'aucuns, plus spartiates ou spécialistes d'un bagage mieux concentré, et je pense ici surtout à mon éminent compère Eddius, trouveront que je ne me suis rien refusé ; je n'en disconviens point. Mais, si c'était à refaire (je frémis à cette idée), je procéderaï de semblable manière car, à l'usage, je me suis bien trouvé de mon système.

Par contre, si Don Quichotte chevauchait avec un casque, ma profonde aversion pour cet ustensile, sans doute héritée de mon pourtant lointain service militaire, m'a incité à me contenter de ma brave casquette, blanche par goût mais aussi pour ajouter à ma sécurité nocturne.

Et, sur ce chapitre primordial, j'avais évidemment apporté tous mes soins au luminaire, sachant bien que ma modeste allure de croisière allait inexorablement m'exposer à une existence de noctambule.

Je disposais donc à l'avant d'un phare halogène alimenté par alternateur et d'une lampe torche à trois éléments. Le phare me dispensait une lumière bien blanche et nappée, mais d'assez courte portée ; la torche, par contre, d'un faisceau plus concentré, fouillait l'obscurité loin devant moi, révélant balises et panneaux à cinquante mètres au moins. Le système s'est avéré efficace, sans défaillance et, parfois, sauveur...

A l'arrière, je disposais de trois feux rouges fonctionnant simultanément : le feu alimenté par l'alternateur, un feu plus gros alimenté par pile et un dispositif clignotant à diodes dont les piles de très longue durée me permettaient de laisser le contact lors des arrêts.

L'ensemble s'est révélé à l'usage très efficace, alertant, intrigant, inquiétant parfois peut-être les conducteurs qui ralentissaient souvent sensiblement, quitte à me dépasser d'un coup rageur d'accélérateur dès qu'ils avaient identifié « un vélo ».

Quant aux braquets, j'ai tout simplement usé de mes gammes habituelles « passe-partout » allant du 46x15 qui suffit amplement à mes moyens athlétiques au 28x26 dont j'eus l'usage à plusieurs reprises !

Voilà : je pense avoir exposé l'essentiel sur ces sujets terre à terre. Mais une Diagonale n'est-elle pas, par essence, terre à terre ?

Il est donc temps de prendre la route.

- II -

Où je quitte le Sud sans perdre le Nord

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur...

La Fontaine - Le lièvre et la tortue.

Quatre heures moins dix. Les deux préposés du commissariat d'Hendaye sont du genre causant. Pour eux, à cette heure-là, le départ d'un *Diagonaliste* est une aubaine. Visiblement, je ne suis pas leur premier. Du reste, dès mon entrée dans les locaux, l'un d'eux est allé tout droit quérir un registre où il a couché mon nom à la suite de la longue liste de mes prédécesseurs, et ça m'a fait quelque chose. Et puis, comme il restait encore quelques minutes avant les quatre heures fatidiques, je leur ai demandé de me photographier avec le petit appareil automatique qui me suit toujours sur les routes. Ce qui fut accepté volontiers et de bonne humeur. Leur zèle est même allé jusqu'à vouloir doubler la photo, mais avec l'un d'eux près de moi, ce que j'ai voulu interpréter avec quelque vanité comme le signe d'une certaine considération à mon endroit. Je m'attendais du coup à tripler la mise avec changement d'équipier, mais il n'en fut rien. Heureusement, du reste, car il était quatre heures en punto, comme on dit de l'autre côté de la Bidassoa dont les eaux sombres reflétaient les lumières de Fontarrabie.

Et, d'emblée, les festivités ont commencé. Sur le 28 x 26 ! Ceux qui connaissent la rue des Pêcheurs à Hendaye comprendront pourquoi. Il existe bien un escalier en option, mais j'ai préféré, pour le principe et par superstition, démarrer sur le vélo. On a ses faiblesses...

Il est curieux et réconfortant de constater à quel point un randonneur que son état civil et la somme de ses activités passées pourraient rendre blasé peut retrouver intacts, en certaines circonstances, les sensations de ses débuts, l'irremplaçable saveur des « commencements ».

Ainsi en fut-il pour moi durant les premiers kilomètres de cette Diagonale, sur les portions bien éclairées du quartier de la gare internationale puis, rapidement, sous les voûtes sombres des grands platanes de la longue côte de la « Croix des Bouques ». D'entrée, je constatai avec soulagement l'efficacité de mon éclairage et retrouvai les vieilles sensations des parcours nocturnes, cet univers clos et feutré limité au faisceau des lampes et, de loin en loin, aux espaces de clarté des villages traversés ou côtoyés : Urrugne et, après l'intermède plus long de Saint-Jean-de-Luz, Guéthary puis Bidart avec une nouvelle longue rampe.

L'affaire était bien amorcée. Mes muscles chauds, bien en selle et l'œil vif, je me sentais confiant et heureux. L'inconnu de la longue route à venir ne m'était plus une inquiétude, mais un aiguillon. Premier et proche objectif : Bayonne et la première carte-contrôle à poster. A celle-là, je pensais souvent, tant j'avais crainte de l'oublier dans l'enthousiasme et l'euphorie de l'élan initial.

L'opération, furtive et solennelle, eut lieu devant la gare située sur mon parcours. Puis, sans transition autre que la longue montée de la rue Maubec pour sortir de la ville, j'entraï dans les Landes à Tarnos. Les Landes ! Déjà ! Déjà, je reléguais dans le domaine des épisodes révolus ce premier acte d'une longue pièce. Quel que fût son devenir, ma Diagonale avait déjà un passé, une existence brève sans doute, embryonnaire mais concrète. Concrétisation du reste confirmée au sommet de la côte d'Ondres.

Là, dans une zone éclairée de l'entrée du village, m'attendait Henri Bourel, délégué des Diagonales pour le secteur d'Hendaye. Contrôle ? Le terme serait impropre. Relais amical plutôt, précieux contact emprunt d'une chaleureuse complicité. Nous causons. Pas trop longtemps, forcément, mais assez pour nous dire l'essentiel ; lui, surtout, car je mis l'arrêt à profit pour avaler goulûment biscuits et chocolat. Ah, cette nourriture, quel souci quasi permanent au long d'une Diagonale, quelle nécessité omniprésente sans cesse contrariée par l'impératif inverse, celui de s'arrêter aussi peu que possible !... Merci, Henri Bourel, d'être venu si tôt sur ma route, « à l'heure indécise où l'aurore annonce son prochain retour ».

Et je me retrouvai, le moral au plus haut, moulinant bon train mon 40 x 15 de croisière, tandis que, sur ma droite, le ciel rosissait au-dessus des pinèdes.

Il était déjà sept heures...

- III -

Où l'on assiste au massacre des innocents

Les Landes ne sont plus que souvenir. Elles ont défilé tout le jour au ralenti mais continûment, au gré des petites routes recoupant de loin en loin la N 10. A Labouheyre, le dos calé contre un platane du mail, j'ai absorbé posément mon casse-croûte de midi, bu la moitié d'une bouteille d'eau minérale, transvasant le reliquat dans mon bidon, un vrai bidon en alu contenant le litre et doublé de feutrine, à l'instar des gourdes des Poilus de 14. Très efficace, cette feutrine, et combien précieux, ce bidon !

Et le soir, franchie la Garonne à Portets, j'ai gagné Libourne au prix de quelques belles côtes, usant sans complexes de mon petit plateau. Journée bien remplie, achevée selon mes prévisions à la chute du jour dans un hôtel de Libourne ; journée un peu courte, certes, par son kilométrage (266 km), en regard des doses quotidiennes exigibles dans une Diagonale, mais cet arrêt précoce était un risque calculé permettant de garder un maximum de forces intactes pour la suite des opérations.

Évidemment, cette option « confortable » avait pour corollaire un départ très matinal de Libourne que je quittai, ce jeudi 3 septembre, à deux heures du matin, en direction de Montendre et Jonzac.

Et ce fut à nouveau l'univers nocturne, le léger ronflement de l'alternateur, les aboiements de chiens dans les fermes proches, le halo de la torche fouillant loin devant moi les détails de la route. Parfois, la silhouette furtive d'une bestiole apeurée traversait la chaussée, à peine aperçue que déjà évanouie. De loin en loin, au gré des villages endormis, je profitais de l'éclairage de la rue pour lire mon compteur et consulter ma montre. Ah, cette montre ! A la fois indispensable compagne mais complice exécrée du *Diagonaliste*, inexorable juge de ma lenteur et remords permanent de mes faiblesses, source d'espoirs ténus alternant avec des paniques angoissées...

Mais bientôt, quelques stries brillantes à l'avant de mes éclairages, d'abord espacées puis plus serrées, m'annoncèrent la pluie, une petite pluie aimable et presque tiède avec des périodes d'accalmies suivies de rechutes. Les gouttes brillaient comme des diamants dans le faisceau de mes lampes et, dans les descentes, le geyser soulevé par ma roue avant mais contrarié par le garde-boue prenait des allures de fontaine lumineuse.

Il pleuvait donc à Saint-Savin désert et endormi où je dus poster une carte à la place du cachet dans le carnet de route. Un vrai trésor, ce carnet, logé, enfermé, dissimulé dans le compartiment le plus abrité, le saint des saints de ma sacoche arrière. Au point que, si des malandrins avaient voulu me dépouiller, je leur aurais tout abandonné, tout sauf mon carnet de route que j'aurais défendu griffes et ongles. Je n'eus pas à en venir là...

A Montendre, il pleuvait toujours, et encore à Jonzac. Mais là, à la faveur d'un arrêt sous les frondaisons mouillées d'un jardin public, j'eus la joie d'entendre décroître puis s'arrêter la chanson de l'eau sur les feuilles. Entre deux arbres, une étoile apparut, puis plusieurs. Qui saura jamais traduire la joie profonde que peut offrir la vision d'une simple étoile à un cycliste mouillé ?

Et je poursuivis rasséréiné ma quête de l'aube qui me révéla de vastes ondulations ventées aux approches de Cognac. Des ondulations, et donc des côtes ; beaucoup de côtes, mais pas des côtes comme celles de chez

moi, tortueuses à souhait, sinuant dans les bois et révélant toujours à leur sommet, comme un repère et une récompense, la proche chaîne pyrénéenne. Non. Des côtes droites menant vers des horizons vides et des étendues dénudées où court sans entraves le vent de l'Ouest.

Plate et roulante, la Diagonale Hendaye – Dunkerque ? Que les esprits naïfs aillent donc apprécier de plus près !

Ce fut dans cette zone incertaine entre la nuit et le jour, entre le Midi occitan et l'Ouest des littoraux, que je fus alerté, puis de plus en plus intrigué par de menus crépitements sous mes roues. Je crus d'abord déceler la présence si familière des gravillons projetés contre les garde-boue. Mais non ; cette chanson-là était différente, rappelant plutôt les menues explosions des bulles de certains emballages lorsqu'on les écrase, par jeu, entre le pouce et l'index.

Le mystère persista jusqu'au moment où le jour tout à fait levé me révéla la présence sur la chaussée encore humide des averses nocturnes de milliers de petits escargots en troupes si serrées que j'en écrasais forcément plusieurs à chaque tour de roue. Et il était à la fois désolant et comique de me livrer ainsi au massacre de tant de gastéropodes en troupes innombrables sur la chaussée. Une Semaine fédérale des escargots, ai-je alors songé...

Je poursuivis néanmoins cette chasse matinale jusque dans les faubourgs de Cognac que j'atteignis les pieds gelés, l'estomac creux et la paupière lourde. Il était aux environs de neuf heures. J'étais à peu près dans les temps. Dans mes temps à moi, évidemment, ceux que l'on suppose à la maison, dans la paix domestique, sous la lampe et les pieds au sec. Pour l'heure, les miens étaient encore humides et je les mis à sécher sur les marches d'une église de quartier en retrait de l'avenue pénétrant dans Cognac. J'en profitais évidemment pour manger ou, plus précisément, pour malaxer sans gourmandise deux croissants rassis que la patronne de l'hôtel de Libourne m'avait laissés dans un petit sac suspendu au cintre du vélo. Geste aimable assurément et qui m'a aidé à sortir de Cognac l'estomac provisoirement satisfait.

De retour en rase campagne (c'est bien le terme qui convient ici), j'eus le déplaisir de constater que le vent, initialement léger et de sud-ouest, avait notoirement fraîchi en s'orientant au nord-ouest. De sorte que, mettant le cap sur Matha et Aulnay, je dus me résoudre à entamer le genre de progression qui convient le moins à mes capacités de cycliste gratte-menu, besognant à petite allure sur 40 x 17, voire, au moindre faux plat ascendant, sur 40 x 19, avec, évidemment, de considérables baisses de régime dans les côtes qui recommençaient à faire le gros dos à l'approche d'Aulnay après une accalmie dans le secteur de Matha.

C'est du reste dans l'une de ces rampes, que je grignotais vent de trois-quarts face et sur 28 x 21, que je crevai. Crevaison bénigne, il est vrai, à la roue avant, et que je réparai incontinent, à l'abri d'un chemin creux, avec extraction de l'intestin limitée à la zone opératoire. Cette opération « Rustine » directe me permettait, outre sa rapidité d'exécution, de conserver intacte ma chambre à air de rechange dans l'éventualité d'interventions futures plus délicates, la nuit notamment. Ce qui ne s'est d'ailleurs pas produit...

Le reste de la journée fut plutôt languissant, parfois carrément pénible, avec un vent aigre et gênant m'obligeant à conserver un cuissard long et l'anorak enfilé sur le maillot. Ces nécessités vestimentaires ajoutaient au désagrément des côtes incessantes, pas assez longues pour justifier un allègement de ma vêtue, mais assez contraignantes pour me faire transpirer. Ces rampes sans cesse renaissantes et le plus souvent en ligne droite ne parvenaient pas non plus à rompre la monotonie d'horizons, agrestes certes, mais dépourvus de repères visuels, de moutonnements bien marqués, d'accidents de paysage, à défaut de montagnes. Et je songeais alors au magistral récit de François Rieu accomplissant cette même Diagonale et languissant, lui aussi, en bon Savoyard, au sein de ces vastes espaces vides...

Je retiendrai néanmoins de cette longue journée quelques images précises : par exemple, ma « salle à manger » d'Aulnay, réduit désaffecté à l'accès défendu par des orties que je dus écarter d'un pied circonspect. Sous cet appentis oublié, gisait un vélo d'enfant, pitoyable carcasse décharnée abandonnée là par des mains ingrates ou dédaigneuses. J'avalai dans ce décor mélancolique et misérable une salade de museau dans sa barquette de plastique, la moitié d'un paquet de chips et un flan assorti de biscuits.

Evoquant les biscuits, je n'apprendrai rien aux *Diagonalistes* en soulignant l'importance des nourritures terrestres dans ce genre d'entreprise, mais nécessité sans cesse contredite ou contrariée par celle, non moins tyrannique, du temps qui fuit. Pour ma part, j'y ai pourvu au mieux en ménageant dans mon sac de guidon un espace prioritaire, un compartiment survie constamment pourvu de divers en-cas, essentiellement des biscuits et du chocolat et même, dans la seconde partie du parcours où l'urgence m'aiguillonnait, un gros morceau de pain de mie agrémenté d'un pot de confiture aux cerises. Il ne faut point en rire : ce pain et cette confiture ont certainement sauvé ma Diagonale...

De ce second jour, je retiendrai aussi l'impression de vide de l'esplanade de Saint-Maixent, austère, m'a-t-il semblé, comme une place d'armes, mais aussi la vision, au soir tombant, de l'impressionnant ensemble médiéval de la forteresse de Moncontour, aux approches de Loudun. Il me souvint, à cet endroit, d'une recommandation mi plaisante, mi inquiète de Georges Mahé me suggérant de renoncer, dans une Diagonale, à des opérations photographiques, du moins trop souvent réitérées. Il est vrai que j'ai dû, à plusieurs reprises, étouffer des velléités dans ce sens, et notamment à Moncontour. Mais je savais trop bien que je ne pouvais vivre au-dessus de mes moyens et je reléguai le superbe castel dans le domaine de mes frustrations.

Tant pis pour les escargots massacrés, tant pis pour ma sieste sacrifiée, tant pis pour Moncontour au soleil déclinant, tant pis pour tout. Le cap au nord ; toujours et encore. Je sais maintenant qu'une Diagonale, c'est surtout cela...

- IV -

Le temps des Atribus

J'ai fait étape, ce second soir, à l'*Hôtel du Cheval Blanc*, à l'entrée de Loudun, ayant couvert depuis Libourne une distance de 286 kilomètres, cette fois plus conforme aux normes couramment admises dans une Diagonale.

Néanmoins, je savais que si l'affaire était convenablement engagée, je me trouvais bel et bien encore au sud de la Loire au soir du second jour et que, de ce fait, je restais débiteur d'une dette kilométrique dont j'allais devoir, d'une manière ou d'une autre, rembourser le capital et payer les intérêts. Ce qui ne manqua pas d'advenir...

Du reste, à l'amorce du troisième jour, quittant Loudun à trois heures, après un lever paresseux et un départ laborieux de mon hôtel aux couloirs et escaliers compliqués, ni l'exercice du pédalage, ni la fraîcheur nocturne ne parvenaient à dissiper mon humeur sommeilleuse. Très vite, les sensations nocturnes se firent plus obsédantes que poétiques. Par exemple, il me souvient que j'avais constamment le sentiment de longer sur ma gauche une haute falaise, jusqu'au moment où les phares d'une voiture me révélèrent la simple présence de haies vives ou de bosquets.

Rapidement cependant, du haut d'une petite côte, j'aperçus un imposant panache de fumée qui déroulait ses lentes volutes, apparemment encore loin devant moi, et que j'identifiai comme les émanations de la centrale nucléaire de Chinon.

J'en éprouvai un certain plaisir, car cette vision me confirmait la proximité de cette Loire qu'une saine gestion de mes affaires aurait dû me faire franchir la veille au soir.

Cependant, le panache grandissait lentement, trop lentement à mon gré car mon allure était à nouveau ralentie par un vent persistant de nord-ouest et, bientôt, par une petite pluie aigre heureusement intermittente mais qui m'obligea à recourir au poncho. Cette pluie sporadique devait être la dernière de mon équipée ; elle m'incita néanmoins à chercher un abri pour mon second petit déjeuner, le premier ayant été absorbé sur un coin de table de ma chambre d'hôtel.

Le lieu de cet arrêt matinal me parut particulièrement adéquat, car il a pour nom Avoine. Malheureusement, davantage galerie que simple abri, ma salle à manger se révéla exposée aux vents coulis et j'abrégeai au maximum de ma vitesse de déglutition mon arrêt dans les murs d'Avoine.

C'est peu après que je franchis enfin cette Loire considérée à tant d'égards comme un seuil, un symbole, un point de non-retour. Du coup, je négligeai les sages conseils de Georges Mahé pour me laisser aller à prendre une photo au flash de mon vélo à l'entrée du pont. Les *Diagonalistes*, il est vrai, sont de grands enfants. Sinon, d'ailleurs, ils n'entreprendraient jamais de Diagonales...

En ce point stratégique, considérant mes chances de réussite comme réelles, je ne me faisais néanmoins aucune illusion sur la suite des opérations et, notamment, sur la possibilité d'une troisième halte à l'hôtel.

Le déroulement de cette troisième journée vint pleinement confirmer ces prévisions. Malgré les abris passagers et relatifs des zones boisées du nord de la Touraine, je parvins vers huit heures au contrôle de Château-la-Vallière dans un état vaseux : j'avais faim, j'avais froid, j'avais sommeil ; je me sentais sans ressort et je dus faire effort pour gribouiller dans le carnet de route un maigre commentaire un peu désabusé. Il y était question de banderilles, euphémisme imagé pour évoquer la bête fatiguée. Niché au plus profond d'un Atribus ménagé à l'angle d'un carrefour, je dévorai néanmoins deux chocolatinnes toutes chaudes sorties de la boulangerie voisine, le tout dans les émanations et le tintamarre des poids lourds transitant par là.

Je repris évidemment la route, mais d'un coup de pédale sans conviction, ne parvenant pas à retrouver un rythme convenable ni à me réchauffer malgré le retour d'un soleil contrarié par des bancs de nuées vagabondes. Mon allure restait donc médiocre. La moindre côte, et il y en avait encore et toujours, me contraignait à rétrograder exagérément, à avoir trop souvent recours au 40 x 23 ou au 40 x 26 là où le 40 x 21 aurait normalement suffi.

Evidemment, je me rendais parfaitement compte de ce surnois enlisement facilement quantifiable par comparaisons fréquentes avec mes horaires théoriques bien lisibles sous le transparent du sac de guidon. En fait, je sentais ma Diagonale s'échapper, se dissoudre, là, en plein jour et sans incident majeur, loin encore de son terme. C'était bête et lamentable.

C'est alors que se présenta un intermède apparemment anodin mais qui a certainement constitué un élément salvateur. Traversant un village, vers 12 h 30, peu avant Connerré j'avisai un petit restaurant sans prétention, une auberge locale où mangeait à une table commune un groupe de pensionnaires. Je ne balançai pas ; foin d'une nouvelle perte de mon temps ; mon instinct de survie et une saine fringale ont balayé à point nommé toute hésitation. Le bonhomme engloutit sans remords beaucoup de bonnes choses, simples mais consistantes, sans hâte ni lenteur...

Lorsque je remontai sur le vélo, je me sentis momentanément sauvé, opérationnel en tout cas, mais lucide aussi et surtout : à la Ferté Bernard, j'accusais bel et bien plus de trois heures de retard sur mon horaire théorique. Mes derniers espoirs d'un repos nocturne conséquent étaient évanouis. Il n'y avait pas à prendre « un » parti, mais, comme dans les dictatures, « le » parti unique : rouler toute la nuit !

Dès lors, cette certitude acquise, je me sentis à la fois résigné et tranquillisé. Rien n'était donc encore perdu.

Sur le soir, je vis le soleil plonger à l'horizon alors que je négociais d'une pédalée mécanique une longue ligne droite entre la Ferté-Vidame et Verneuil. J'avais auparavant garni mes soutes pour la nuit et inauguré mon menu unique de pain de mie et de confiture sur les rives bucoliques d'un étang où s'ébattaient des canards. Etrange contraste que cette atmosphère toute emprunte de calme, incitatrice au repos et la perspective d'une nuit de veille sous les étoiles dont j'éluais avec obstination les aspects redoutables et aléatoires.

Je dus remettre mes centrales électriques en route peu avant Damville, alors qu'une lune écornée et trop discrète apparaissait sur mes arrières. Le ciel était très étoilé et cet élément positif eut rapidement pour conséquence une extrême fraîcheur confinante au froid. Je me résolus donc à rouler sous la tiédeur de mon poncho en Goretex, sans doute bien surpris d'être ainsi mis à contribution sous un ciel serein !

Je savais bien, évidemment, que malgré la lune et les étoiles, ou à cause d'elles, le sommeil serait inexorablement au rendez-vous. Il y fut. Brutal. Tyrannique. Il surgit dans la montée d'une longue côte d'autant plus noire qu'elle sinuait dans une zone boisée. Mes yeux s'attachaient trop fixement au halo vagabond de ma torche, la vitesse faible ne rafraîchissait plus mon visage. Ce fut le trou noir et je me surpris à divaguer au milieu de la chaussée.

Surgit alors le second élément salvateur après mon copieux repas de midi qui était si loin déjà : au sommet de la côte, se présenta un magnifique Abribus, un trois étoiles de blanc revêtu, nanti d'une longue banquette en bois verni, le tout dans un environnement ne nécessitant aucune précaution particulière pour poser les pieds ou retenir l'odorat. Seul inconvénient : un lampadaire tout proche inondait les alentours de sa clarté. Tant pis. Mon vélo glissé, tous feux éteints, à l'angle de l'édicule, je me roulai de mon mieux dans mon précieux poncho, en rabattis le capuchon sur mon visage et m'étendis sur ma belle banquette, mes pieds seuls, ces éternels sacrifiés, restant à l'air libre.

Et comme j'allais fermer les yeux, par un phénomène inexplicable et sans doute miraculeux, le lampadaire s'éteignit. Je m'endormis incontinent.

Heureusement, mon sommeil fut bref, parcimonieusement mesuré, sans doute, par mon subconscient. Le quart d'heure suivant, je sortais de mon cocon, espérant du coup voir se rallumer le lampadaire ; mais il n'en fut rien et c'est à tâtons que je mangeai deux ou trois tartines de ma chère confiture aux cerises ; après quoi, à nouveau lucide et dispos, je remis en fonction mes luminaires et poursuivis ma route vers Evreux et les Andelys.

Et le dernier jour se leva...

Je franchis la Seine vers deux heures du matin et entrai peu après dans une cité des Andelys aux rues parfaitement éclairées mais désertes à cette heure indue.

Comme à Bayonne, je choisis la gare pour y poster une carte-contrôle où je rédigeai quelques mots d'une main engourdie. Le froid restait vif en effet, et l'atmosphère humide sur ces bords de Seine malgré le ciel toujours étoilé. A la sortie de la ville, j'arrêtai la voiture d'un jeune couple pour m'enquérir de la route de Fleury-sur-Andelle. Je revois très bien le regard dubitatif et un rien moqueur de la conductrice considérant ce cycliste affublé comme un père Noël d'une cape rouge. Son compagnon m'indiqua néanmoins la bonne direction et je remerciai chaleureusement ces guides inespérés miraculeusement surgis de la nuit...

Je gagnai donc Fleury au prix d'une longue montée évidemment suivie d'une forte descente agrémentée de deux épingles à cheveux qui surprisent mon esprit à nouveau embrumé. J'avais pourtant une claire conscience d'avoir sauvé les meubles puisque, au prix de ma longue veille, j'avais franchi la Seine à nouveau « dans les temps ». Mais il convenait désormais de sauvegarder ce fragile acquis et je mis le cap sur Buchy par une départementale d'aspect innocent sur la carte, mais qui allait me causer bien des soucis.

C'était une D1, numéro facilement mémorisable et rapide à repérer sur les bornes et les panneaux... Cependant, d'entrée de jeu, il m'apparut que cette brave D1, récemment revêtue de « gratton », cette grossière panacée de l'Équipement, outre son inconfort et son manque de rendement, n'avait pas encore été pourvue de matérialisation, ce qui m'obligea à naviguer au plus près de la bordure, l'œil rivé sur les herbes du bas-côté. En outre, et la nuance m'échappa évidemment, à la suite de plusieurs carrefours au niveau d'une localité du nom de Vascoeuil, je perdis bel et bien ma chère D1. Et pour cause : elle était devenue brusquement et sournoisement D46 ! Je tournai donc de longues minutes dans les ruelles de Vascoeuil, énervé et désespéré, scrutant plusieurs fois la carte sous les réverbères avant de retrouver mon chemin. Mais si le numéro de la route avait changé, le revêtement, lui, était toujours aussi rugueux, et, surtout, aussi dépourvu du moindre marquage. Je retrouvai donc le voisinage intime et obstiné du bas-côté jusqu'au moment où, inquiet de me colleter avec les lacets d'une longue côte que je n'avais point décelée sur la carte, je découvris que je m'offrais une variante sur une mystérieuse D13 tout à fait hors programme. Me voilà donc en plein bois, stoppé dans mon élan, braquant ma lampe sur la borne qui m'avait heureusement alerté, virant rageusement de bord et dévalant la pente jusqu'à un carrefour sis au lieu dit « le Héron ». J'y retrouvai ma D46 que je ne quittai plus, cette fois, jusqu'à Buchy.

Je n'en avais pas pour autant terminé avec mes problèmes de navigation : à l'issue d'un arrêt tartines sous la magnifique halle de Buchy, et cédant à la facilité, au lieu de scruter ma carte, je demandai à un quidam matinal ma route pour Neufchâtel-en-Bray. Il me l'indiqua d'un geste sans ambiguïté. Tout de même méfiant et alerté par la lecture sur un panneau du nom de Bosc-Bordel (je n'invente rien) à la place de Neufchâtel, je remarquai en outre que je me dirigeai plein est, le ciel s'éclaircissant droit devant moi. Je tournai bride aussitôt. Bien m'en prit : une boulangère tôt levée me confirma mon erreur et m'aiguilla, cette fois, dans la bonne direction. Le jour se levait enfin, me révélant un paysage nouveau fait de grandes croupes et de plateaux séparés par d'amples dépressions, apparemment peu marquées mais franchies au prix de longues côtes.

Or, en descendant l'une d'elles, sur une portion en ligne droite en principe sans surprises, j'eus brutalement l'impression que la chaussée s'interrompait juste devant moi. Par réflexe, je serrai mes freins à bloc. Aussi surpris que moi, mon brave Grison esquissa une ruade, se déroba par l'arrière avant de se retrouver en ligne, en honnête monture qu'il est, mais laissant son cavalier les jambes molles, pour le coup complètement réveillé : mon « interruption de chaussée » n'était en fait qu'un banal changement de teinte du revêtement de la route !

L'alerte était néanmoins sérieuse, exigeant des mesures urgentes. Nouvel élément salvateur de mon entreprise, se présenta à point nommé un providentiel Aribus sis à une croisée de chemins, dans le calme du petit matin et de la rase campagne. Sans offrir le luxe coquet de mon précédent gîte, j'y revécus le même épisode régénérateur : saucissonné dans mon poncho, je « déconnectai » une dizaine de minutes pour m'éveiller si non dispos, du moins à nouveau lucide. Je profitai de l'arrêt pour ingérer quelques tartines, constatant au passage que mon pot de confitures était désormais à moitié vide...

Le ciel restait clair, avec cependant des brumes grisâtres vers l'ouest. Au nord, un grand horizon vide. Dunkerque était loin encore, mais j'avais la journée devant moi. L'espoir demeurait. Je repris mon vélo.

- VI -

Le quai des Hollandais

Cette ultime journée se révéla à la fois la plus longue et la plus fugitive de cette Diagonale.

La plus longue par les kilomètres ! J'ai couvert d'une traite 595 kilomètres de Loudun à Dunkerque : lorsque je parvins à Gamaches, avant-dernier lieu de contrôle, il me restait encore bel et bien 175 kilomètres à couvrir avant le quai des Hollandais et le commissariat de Dunkerque ; mais la plus brève aussi, car, à Gamaches, lorsque je fis apposer dans mon carnet le cachet d'une station-service, il était déjà près de dix heures. Le terme de vingt heures me semblait redoutablement proche, d'autant que la fatigue accumulée et le sommeil désormais latent me rendaient anxieux et pessimiste.

Trop longs les kilomètres, trop longues et trop pentues les rampes de l'Artois, trop longues les haltes incontournables pour m'assoupir quelques minutes derrière la moindre haie complice, trop longues enfin les lignes droites balayées par un méchant vent de travers. Mais trop brèves, les minutes et les heures qui fuyaient. Et l'examen ou la perception simultanés de ces paramètres à la fois dépendants et contradictoires me plongeaient dans des états successifs et rapprochés d'euphorie et de découragement.

Découragement à Hesdin où je dus consentir à une nouvelle halte pour acheter une tablette de chocolat, aliment de survie que je laissai à portée de main sous le rabat du sac de guidon afin d'en grignoter une plaquette de loin en loin sans avoir à m'arrêter.

Découragement encore à la sortie de Fruges où je dus négocier « tout à gauche » et vent de face une longue rampe avant d'obliquer enfin vers Théroüanne, lieu de mon ultime contrôle.

J'effectuai ce dernier dans un café où deux jeunes demoiselles souriantes apposèrent aimablement le tampon dans la case du carnet que je leur indiquai d'un doigt précis, car l'expérience m'a rendu méfiant... En veine de gentillesse et pour passer sans doute le temps, car le café était désert, ces jeunes personnes voulurent savoir d'où je venais. Leur citant évidemment Hendaye, leur manque total de réaction me fit subodorer que la cité basquaise leur était aussi inconnue que le village d'Escanecrabe dans mon Comminges natal. Ne me sentant pas d'humeur à leur faire un cours de géographie, et laissant ce soin redoutable à mes collègues enseignants du secteur, je remerciai néanmoins les demoiselles avant de gagner au plus vite Saint-Omer.

Le moment d'euphorie que j'éprouvai en postant à Saint-Omer la dernière carte-contrôle fut de courte durée. A nouveau, l'inquiétude proche de l'effolement me saisit lorsque m'apparut un panneau me rappelant que Dunkerque était encore à 44 kilomètres et qu'il s'avéra que le vent, sans être carrément contraire, demeurait gênant sur cette ultime portion du parcours.

Je ne suis pas près d'oublier cette approche du but, cette plaine de Flandre si espérée et si désespérante dans son hypocrite platitude. En fait, outre le vent latéral qui contrariait ma progression, je dus compter avec plusieurs longs dos d'âne que la voie express que je suivais présentait pour franchir des routes secondaires. Insensibles en voiture ou sous le mollet de puissants rouleurs, ces surnoisés déclivités m'étaient de réels obstacles, d'autant plus mal venus que je voulais garder à toute force du braquet, jetant mes ultimes réserves dans la bataille, me contraignant à d'incessantes relances pour ne pas laisser faiblir l'allure.

M'apparut alors le clocher de Bourbourg, visible de loin dans cette platitude. Repéré sur la carte, il m'annonçait certes la proximité du but, mais je savais aussi que je devais le laisser sur ma gauche ; il m'était donc à la fois un repère et un ennemi : tant que je le voyais, je n'étais pas encore assez près de Dunkerque. C'est pourquoi j'ai détesté Bourbourg de longues minutes durant... Enfin, je ne le perçus plus que par vision marginale et je l'abandonnai alors dans mon proche passé.

Je dus vivre pourtant une ultime et angoissante alerte. Je me trouvai soudain dans un grand carrefour aux panneaux pour moi énigmatiques : « Dunkerque port Ouest » et « Dunkerque port Est ». A droite ou à gauche ? Conscient de jouer sans doute ma Diagonale au quitte ou double, j'enfilai la voie de droite. Ce fut ma bonne !

Un long, un interminable boulevard parcouru « tout à droite », les cuisses durcies, les genoux douloureux. Un pont sur la gauche, un vaste espace livré au vent, des mâts de navires : le quai des Hollandais, le commissariat.

J'avais réussi.

Pierre Roques